

HERCULE ET LES FILS DE L'ORAGE

Le même éclair frappe les cieux de l'Europe à l'Asie : il enfante des héros. Héraclès en Grèce, Arjuna en Inde, Cuchulainn en Irlande, Il'ja chez les Slaves. Tous affrontent monstres et chaos avant d'accéder à l'immortalité. Faut-il y voir l'écho d'un modèle héroïque commun, né de la foudre et transmis d'un peuple à l'autre ?

Héraclès – Hercule pour les Romains – est l'homme fort de la mythologie grecque. Il est le tueur de fauves et de monstres : le lion de Némée, l'hydre de Lerne, le sanglier d'Érymanthe et tant d'autres... Il est aussi celui qui met fin au règne de tyrans sanguinaires et xénophobes, de Busiris l'Égyptien à Antée qui, à l'autre bout de la Méditerranée, se plaisait à orner les autels de Poséidon du crâne des étrangers qu'il avait sacrifiés. Mais qu'avait donc de si extraordinaire ce superhéros des temps antiques, dont l'épopée a été chantée par les auteurs grecs et latins Homère, Hésiode, le Pseudo Apollodore, Diodore de Sicile ou encore Sénèque, du VIII^e siècle au I^{er} siècle av. J.-C. ? Et par quel truchement le souvenir de ces « travaux » a-t-il traversé les siècles, continuant de nos jours à faire l'objet de recherches historiques et d'innombrables opéras, péplums, dessins animés et même jeux vidéo ?

Un destin à part, tout d'abord. Né selon la tradition des amours de la mortelle Alcène, fille du roi de Mycènes, et du dieu du ciel et de la foudre Zeus, qui prit pour la séduire les traits de son époux Amphythryon, Héraclès est doté à sa naissance d'une force surhumaine et débute tragiquement sa vie adulte en assassinant toute sa famille dans un accès de rage folle, provoqué par la jalousie d'Héra, l'épouse de Zeus. Pour obtenir l'absolution de ces meurtres, il se soumet à la volonté d'Eurysthée, qui a pris sa place sur le trône d'Argolide et lui impose une série d'épreuves. Armé de son

Hercule contre le taureau d'Eurysthée (relevé de vases grecs publié en 1813 par Alexandre de Laborde, d'après la collection de M. de Lamberg).

arc, ses flèches et sa massue, le héros, on le sait, vient finalement à bout de ces fameux « travaux », 10 ou 12 selon les versions. Son sacrifice ultime sur le bûcher du mont grec Ceta l'autorise alors à demeurer chez les dieux immortels, soustrait à jamais au malheur et à la mort. Son culte, attesté par des sanctuaires et des inscriptions comme ceux retrouvés sur les sites archéologiques de Deneuvre (Meurthe-et-Moselle) ou des carrières de Norroy (Vosges) s'est répandu dans l'Antiquité, aussi bien au Proche-Orient qu'en Gaule ou en Germanie. Selon l'historienne et grande spécialiste d'Héraclès Colette Jourdain-Annequin, décédée en 2020, le parcours de ce héros (mot issu du grec ancien *erros*, qui signifie ardeur, élan, assaut) – qui ouvre des passages, donne des terres aux paysans en les débarrassant des bêtes sauvages, fonde des cités au fil de ses périples en Méditerranée – a accompagné l'extension des frontières de la Grande Grèce. « *La geste d'Héraclès en Occident, enrichie et réinterprétée par les colons grecs partout où ils se sont établis, est*



devenue le mythe d'un espace à conquérir, note-t-elle dans l'un de ces derniers ouvrages, *Le petit livre des grands mythes* (Éditions First 2017). Héraclès défend toujours contre le danger, mais ce danger est celui que représentent la nature encore brute des pays barbares et les mœurs encore sauvages des Barbares eux-mêmes. Il ouvre la voie et assure la sécurité de ceux qui viendront prendre possession des lieux, instrument idéologique d'une grande efficacité pour appuyer et justifier les entreprises coloniales des Grecs... et de Rome, qui saura fort bien, elle aussi, utiliser le mythe à son profit. »

Un mythe est né. Mais est-il un cas unique parmi les innombrables récits de héros qu'ont produit les sociétés humaines à diverses époques, aux

Hercule, soutenu par un satyre et une bacchante, participe à une procession dionysiaque (mosaïque dite « de l'ivresse d'Hercule », style rhodanien, III^e siècle apr. J.-C.).

quatre coins du monde ? C'est la question que s'est posée le mythologue Patrice Lajoye, docteur en histoire des religions comparées rattaché au CNRS quand, dans les années 2000, il a commencé à s'intéresser à la mythologie slave, alors encore largement méconnue en Occident. « Mes recherches sur le dieu slave Perun, dont le culte a été éradiqué vers l'an 1000 quand le prince de la Rus' de Kiev Vladimir I^{er} s'est converti au christianisme, m'ont amené à découvrir une forme d'avatar humain de ce dieu du tonnerre et de la foudre : le héros mythique slave Il'ja Muromec (francisé sous l'orthographe Ilya Mouromets), remplacé plus tard par le saint tonnant Élie qui passe dans le ciel sur son char. »



La naissance d’Il’ja n’est pas clairement décrite par les *bylines*, les chants épiques et les contes russes, biélorusses et estoniens collectés et transcrits au fil du XIX^e siècle qui ont conservé sa légende. Fils de paysans, qui remercient Saint-Élie pour l’aide apportée à sa conception, il naît impotent, est guéri vers l’âge de 33 ans par des pèlerins qui lui donnent à boire une eau magique et acquiert alors une force extraordinaire. Puis il se met en route, armé d’un arc et de flèches, parvient à capturer Soloveï, un monstrueux oiseau-rossignol qui rançonne et tue les voyageurs par son cri démoniaque et le rapporte à la cour de Vladimir, le roi de Kiev. Après moult péripéties, il se met au service du souverain pour combattre les tribus de la steppe. Comme le héros grec Héraclès, Il’ja finit par devenir immortel, emporté au ciel par des anges. Sa supposée momie, datée du XII^e siècle, est encore conservée dans les catacombes du monastère la Laure des Grottes de Kiev, fondé en 1051 par des moines venus du mont Athos, en Grèce.

UNE SEULE FOUDRE, DIX AUTRES HÉROS

En poursuivant ses recherches à travers les textes anciens, Patrice Lajoye a identifié sur un territoire couvrant toute l’Eurasie, de l’Irlande à la Corée, dix autres figures de héros mythiques, généralement enfants de parents humains, mais conçus « biologiquement » par des dieux de l’orage et du tonnerre. Si leur épopée connaît de nombreuses variantes, elle suit exactement la même structure narrative. Parmi eux, on trouve le guerrier irlan-



Arjuna terrasse son demi-frère Karna lors de la grande guerre du *Mahabharata* (gouache opaque sur papier, feuillet d’une série népalaise du XIX^e siècle).

Les *Bogatyr*s, les trois preux légendaires – Il’ja Mouromec, Dobrynia Nikititch et Alyocha Popovitch –, figures de la geste épique slave (huile sur toile de Viktor Vasnetsov, 1898).

dais Cuchulainn, fils du dieu celte Lug. Selon le récit mythique de *Táin Bó Cúailnge* (littéralement, la raffe des Vaches de Cooley), transcrit au XI^e siècle par des poètes païens convertis au christianisme, mais dont la composition remonterait à la période protohistorique, ce superhéros armé de son « javelot-foudre » défendit l’Ulster face à une coalition des royaumes d’Irlande, emmenée par Medb, la reine du Connaught. On peut aussi mentionner l’Indien Arjuna, fils du maître de l’orage Indra et de la princesse Kunti, qui apparaît dans la vaste épopée indienne du *Mahabharata*, élaborée au tournant de l’ère chrétienne : tout au long de sa vie, il affronte ses cousins démoniaques et se retire du monde après la guerre ; le Coréen Chumong, dont le nom, qui signifie « expert à l’arc », est mentionné sur une stèle du V^e siècle apr. J.-C. et apparaît dans le conte épique *Le Chant du roi*, composé au XII^e siècle : né dans un œuf des amours de Yuhwa, la fille d’un génie des eaux et d’un dieu céleste qui l’a abusée, il aurait fondé la ville de Koguryo et réuni plusieurs tribus en un seul royaume, en 37 av. J.-C. Ou encore le héros iranien Rostam, fils du dieu Zāl. D’après l’épopée du *Shahnameh*, composée au X^e siècle par le poète persan Ferdousi, il tue dans sa jeunesse un tigre blanc et en porte la peau par-dessus sa cuirasse, tout comme Héraclès revêt pour se protéger la peau du légendaire lion de Némée... Dans la Gaule antique, les récits liés à ce type de héros « foudroyant » ont été balayés par l’émergence du christianisme. Mais ils ressurgissent dans certaines vies de saints, comme le martyr romain saint Marcel, qui pouvait se saisir d’un fer rouge sans se brûler, calmer un bœuf échappé de l’abattoir et aurait vaincu un dragon qui terrorisait Paris.

« Tous ces récits, qui ont évolué au fil du temps, sont d’une complexité infinie, enchaîne Patrice Lajoye. Dans les versions indo-européennes, le héros devient dieu

après sa mort ; dans les versions asiatiques, il se marie et reprend le cours de sa vie humaine. Mais la structure globale du récit mythique reste peu ou prou intacte. » Pour résumer, on y suit un héros, né dans un milieu humble et souvent devenu gardien de bétail, qui fait preuve dans sa jeunesse d’une violence incontrôlable, rossant ou tuant ses proches. Il devient expert au maniement de l’arc ou de la massue, les armes du dieu de l’orage. Il sort vainqueur d’un certain nombre d’épreuves, rapporte à un roi local la dépouille d’une créature qui effraie la population et se met au service du roi en participant à une guerre contre ses ennemis. « Parfois attestées par des sources écrites anciennes (comme en Grèce, en Irlande ou en Inde), le plus souvent transmises par les contes et le folklore, ces figures de héros témoignent d’une mémoire orale impressionnante sur un territoire géographique extrêmement vaste », relève Patrice Lajoye. « Aux premiers temps du christianisme, le culte du héros Héraclès-Hercule semble même avoir été concurrent de celui de Jésus Christ, qui a comme lui un père divin, éradique le mal, se sacrifie pour les hommes et achève sa vie en apothéose, en montant au ciel. »

À LIRE

Fils de l’orage, un modèle eurasiatique de héros ? Patrice Lajoye, éd. Lingva, 2017.

Le Premier héros : Jean de l’Ours, Gargantua et le Dénicheur d’oiseaux, Bernard Sergent, éd. Lingva, 2021.

L’incroyable Jean de l’Ours, conte populaire des Pyrénées françaises (illustration anonyme pour une planche d’imagerie Pellerin, Épinal, vers 1890).



Jean de l’Ours, le premier héros

Qui se souvient de Jean de l’Ours ? Dans ce conte ancestral des Pyrénées, cette créature légendaire mi-humaine mi-animale naît d’une jeune femme, enlevée alors qu’elle cueillait des airelles dans la forêt par un ours qui l’engrosse et l’enferme dans sa caverne. Devenu adulte et fort, Jean de l’Ours s’enfuit avec sa mère, trouve un emploi chez un forgeron de village dont il casse l’enclume puis se

met à errer dans la forêt, en compagnie de trois larrons. Ses aventures le mènent jusque dans un mystérieux monde souterrain, où il tue un dragon et libère des princesses, qu’il ramène à la surface grâce à une corde. Il parvient lui-même à s’enfuir avec l’aide d’un aigle, qui le remonte sur son dos. Au terme d’une longue enquête, l’historien et chercheur au CNRS Bernard Sergent a retrouvé de multiples versions de ce mythe de

la Turquie à la Bulgarie, de la Chine au Brésil. Avec des variantes, mais toujours la même structure de récit. Jean de l’Ours aurait aussi inspiré à Rabelais son légendaire géant Gargantua, façonneur de paysages. « On se trouve ici en présence du héros initiatique par excellence, symbole des épreuves – réclusion, éloignement ou mise à l’écart – que devaient subir les jeunes gens dans les sociétés anciennes avant d’accéder à l’âge adulte. »

Pascale Desclos